

ceau, a dit Victor Hugo. Rien de plus vrai : l'homme naît de la poussière des générations passées, la terre se nourrit de destruction, le nuage se forme du flot qui s'évapore et le torrent du nuage qui se dissipe. Aussi ne repoussons pas l'idée qu'Anticosti soit, dans les desseins de l'Éternel, réservée à quelque grande et utile destinée que nous ne saurions prévoir.

Jadis, lorsque de hardis marins, voulant conquérir de nouvelles terres à l'activité humaine et fournir à la science des données plus complètes et de nouveaux renseignements sur les points inconnus du globe, partaient aux hasards de la mer et des vents, ils n'auraient jamais cru, même dans leurs rêves les plus enthousiastes, que leur audace généreuse allait révéler tout un continent nouveau qui, deux siècles plus tard, symboliserait la liberté dans le monde et deviendrait un jour le grenier du genre humain. Aujourd'hui le rôle d'Anticosti est nul ; mais quand la population du Canada se sera développée, quand elle aura envahi les plaines, abattu les forêts, et se sera répandue dans les lieux maintenant inhabités de notre territoire géant, il sortira peut-être de cette terre ingrate des richesses ignorées et des ressources auxquelles nous ne voulons pas croire de nos jours. En attendant, c'est un devoir pour les générations actuelles de faire connaître et de poétiser les endroits pittoresques que la légende, la tradition ou les circonstances ont consacrés "terre des souvenirs."

LOUIS-H. TACHÉ.

JUIN.

Dans cette vie où nous ne sommes
Que pour un temps sitôt fini,
L'instinct des oiseaux et des hommes
Sera toujours de faire un nid.

Et d'un peu de paille ou d'argile
Tous veulent se construire, un jour,
Un humble toit, chaud et fragile,
Pour la famille et pour l'amour.

Par les yeux d'une fille d'Ève
Mon cœur profondément touché
Avait fait aussi ce doux rêve
D'un bonheur étroit et caché.

Rempli de joie et de courage,
A fonder mon nid je songeais ;
Mais un furieux vent d'orage
Vient d'emporter tous mes projets.

Et sur mon chemin solitaire
Je vois, triste et le front courbé,
Tous mes espoirs brisés à terre
Comme les œufs d'un nid tombé.

FRANÇOIS COPPÉE.

GUSTAVE NADAUD.

Nadaud, l'inoubliable chansonnier dont la verve a amusé deux générations, vient de mourir dans son petit appartement de la rue de Passy, à Paris.

Il avait passé l'hiver à Nice, comme d'habitude, avait fait ensuite un voyage à Roubaix, sa ville natale, et était revenu malade à Paris. Il avait soixante-treize ans et ses forces perdues ne lui laissaient aucune illusion sur son rétablissement.

Toutefois, il espérait pouvoir assister, ces jours der-

niers, au banquet de la "lice chansonniers" ; c'eût été pour lui un adieu à sa vie de chansonnier, et ses confrères l'attendaient avec anxiété. Hélas ! il fallut y renoncer, le malade s'affaiblissait graduellement, et il expirait bientôt.

C'est une figure des plus sympathiques qui disparaît. Simple et modeste, Nadaud n'a jamais aspiré aux lauriers du poète ; il est tout entier dans ce quatrain adressé à Lamartine qui l'avait amèrement plaisanté pour avoir manqué à une invitation :

Un jour, l'aigle, oublieux de sa noble envergure,
Fit au pauvre pinson une horrible blessure ;
Il convint de son tort, bien loin de le nier.
Ainsi fit le poète avec le chansonnier.

Un pinson, c'est cela qu'a été Nadaud, comme il le disait lui-même, et nul en ce siècle n'a mieux personnifié la chanson française. Sa muse n'était ni égrillarde comme celle de Désaugiers, ni impie comme celle de Béranger, ni triste comme celle de Pierre Dupont, ni amère et débraillée comme celle de ses successeurs. Elle avait même, en ses fredaines, un cachet de distinction et de bonhomie qui plaisait à tous et lui réservait un bon accueil dans les salons comme dans les chambres d'étudiants.

Sans doute, il n'est pas le premier dans son art, mais il est peut-être des plus complets et des plus fins.

On a trop cité et répété sa chanson des *Deux gendarmes*, qui n'était qu'une pochade un peu lourde ; mieux vaut citer la *Lettre de l'étudiant*, les *Deux notaires*, le *Docteur Grégoire* et tant d'autres créations, qui eurent le malheur de devenir trop populaires et fatiguèrent souvent l'auteur lui-même, dans ses heures de composition.

Nadaud avait une singulière façon de composer ses chansons. Il fredonnait un air, et en même temps composait les paroles. Il lui fallait la musique pour trouver le sujet et son tour particulier. Quand il avait trouvé, il prenait la plume et du papier à musique. Il notait l'air et les paroles en même temps.

L'inspiration était double chez lui. Il ne faisait rien de bon qu'en improvisant, et le meilleur excitant pour lui, c'était le roulement des anciennes diligences, le tapage des vitres, le lourd trot des chevaux et le bruit cadencé de leurs grelots.

A travers ce bruit rythmé qui chagrinait tant d'autres, il découvrait des notes piquées, des airs qui serpentaient comme sur une portée, et avec le motif musical, l'idée venait avec les paroles.

Nadaud était de ceux qui regrettaient les diligences.

A défaut de ce cahot rythmé, il lui fallait l'isolement, et c'est sous un hangar où il s'était réfugié pendant un gros orage qu'il composa d'un trait la *Lettre de l'étudiant*.

A Paris, il occupait, il y a dix ans, un tout petit logement de garçon dans une vieille maison de la chaussée de la Muette et ses fenêtres donnaient sur le parc de la Muette. Le chemin de fer passait au-dessous, et ce bruit ne l'incommodait nullement. Mais on démolit la maison et, fidèle à son Passy, Nadaud se réfugia à quelques pas plus loin, dans un appartement moins primitif.

Mais il était si peu à Paris et si peu chez lui ! On l'invitait de tous côtés ; tout le monde l'aimait et appréciait son affabilité, sa jovialité de bonne compagnie et sa manière de dire ses chansons, avec un petit brin de voix qui ajoutait encore au comique des paroles. Puis